

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique

MODES



AVEZ-VOUS ce qui est le dernier genre en fait de maroquinerie fine ? Non ? Eh bien ! c'est le cuir de la Néva, une sorte d'étoffe de peau, à la fois côtelée et glacée, dont les nuances rappellent celles des tissus en vogue. D'étoffe, oui, je dis bien, car l'aspect de ce cuir est bien plus celui des produits de Roubaix que celui d'une peau de bête quelconque. On fait ainsi le porte-cartes et le porte-monnaie assortis ; et puisque je vous parle de porte-monnaie, peut-être ne serez-vous pas fâchées, chères lectrices, de savoir que l'industrie parisienne si inventive, en a créé un tout à fait pratique pour les voyages : c'est ce qu'on appelle le porte-monnaie à surprise.

Ce porte-monnaie, à fermoir non au milieu, mais rabattu en portefeuille, s'ouvre comme tous les porte-monnaie à fermoir ; seulement, précisément du côté du fermoir, au lieu d'avoir une simple poche rabattue, il a un compartiment à coulisse fait comme une trousse et qu'on peut tapisser de pièces d'or posées à plat. Ceci a l'avantage, lorsqu'on ouvre son porte-monnaie en wagon ou dans un lieu public quelconque, de cacher aux étrangers la grosse somme d'argent qu'on est susceptible d'avoir sur soi. Il est toujours prudent de songer que les honnêtes gens ne sont malheureusement pas les seuls qui forment les foules ; et qu'en voyage surtout, on est exposé à coudoyer d'adroits filous, toujours prêts à s'approprier le bien d'autrui.

On fait, dans le même genre, des portefeuilles à coulisse, pour photographie.

D'ici peu, le *cuir de la Néva* fera fureur, car je vous annonce là une nouveauté avant la lettre, la chose n'étant pas encore lancée. C'est chez le fabricant lui-même que je l'ai vue. Et, comme toujours, je m'empresse d'être indiscret à votre profit. Chez ce même fabricant, j'ai admiré des livres de prière d'une forme charmante, longs et étroits ; la façon dont ils sont reliés est très soignée, et, à l'occasion, je vous la recommande. On a aussi apporté une bonne modification à la forme des rouleaux à musique. On fait maintenant en élastique le petit soufflet de la poche destinée à contenir les morceaux, de sorte qu'on peut



Robe d'été en crêpon de laine beige brodé d'hirondelles.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

facilement, aujourd'hui, en mettre un certain nombre sans rien abîmer du tout, tandis qu'autrefois trois ou quatre seulement déchiraient le coin, cousu très serré.

En fait de mode, rien de bien extraordinaire à vous signaler cette semaine; aussi, n'ayant pas grand'chose à dire sur ce qui nous concerne, nous, les grandes personnes, pouvons-nous nous entretenir un peu de nos chers enfants.

Savez-vous que maintenant la mode anglaise prévaut, quant à l'hygiène suivie pour eux dès leur plus bas âge? C'est pourquoi en naissant on les laisse nu-tête. Ceci a l'avantage d'aider à la pousse plus prompte des cheveux et de fortifier ce qu'on appelle « la fontaine », si tendre chez eux que le moindre choc pourrait les tuer.

On laisse aux bébés toute liberté des pieds et des mains; cependant, pour le premier âge, au moins pendant trois mois, il est bon de conserver le maillot qui leur soutient les reins, et facilite le moyen de les porter sans danger. Bien entendu, ce maillot doit non seulement ne pas emprisonner les bras, mais il doit laisser les jambes gigotter à l'aise. Un bain, matin et soir, est une excellente mesure à prendre pour ces chers petits; on pourra la conserver pendant les deux premières années au moins, et ensuite les éponger chaque jour à l'eau froide, c'est-à-dire à la température d'été, au moins le matin en se levant. Mais ce système demande beaucoup de précautions, car, si, bien appliqués, ces soins sont excellents, ils peuvent, au contraire, être fort dangereux quand ils sont mal donnés.

La toilette des enfants doit se faire vivement. Aussitôt réveillés, on doit les lever. Le séjour au lit, quand ils ne dorment plus, ne peut être que mauvais. Il faut immédiatement les débarbouiller, puis les baigner; deux ou trois coups d'une grosse éponge, dans un tub, suffisent, du moment où on les soumet au régime de l'eau froide; et, alors, il faut, sans perdre de temps, les essuyer en les frictionnant fortement pour faire ce qu'on appelle la réaction, et les habiller non moins promptement; puis les faire déjeuner et courir dans le jardin si on est à la campagne.

La très grande propreté, l'air et le mouvement, voilà pour eux, comme pour tout le monde un peu, du reste, trois excellents agents de bonne santé.

Ne vêtissez pas trop vos bébés, jeunes mères qui me lisez; en les couvrant avec excès, vous les affaiblissez et les rendez sujets à mille maux

terribles, tels que rhumes, bronchites, maux de gorge, etc. L'enfant, en jouant, s'échauffe facilement. S'il est trop couvert, il transpire, cela l'énerve et, dès qu'il s'arrête, il prend froid. Même légèrement vêtu, il a facilement trop chaud, précisément en raison de ce qu'il joue, en faisant de nombreux exercices de corps. C'est à cause de cela que je conseille aux jeunes femmes qui ont des enfants de ne jamais sortir sans être pourvues, pour eux, d'un vêtement, si léger qu'on le voudra, mais d'un vêtement enfin qu'on devra jeter sur leurs épaules toutes les fois que les chers petits s'arrêtent de courir. Le mac-farlan pour les garçons, et la pèlerine pour les petites-filles, sont très commodes pour cet usage.

Habillez-les avec goût, mais jamais de façon à les rendre esclaves de leur toilette. Les étoffes qui se lavent offrent, pour cela, mille précieux avantages: la terre des fameux pâtés les salit; si les bébés tombent, ou se traînent par terre, et que robes ou pantalons soient maculés de boue ou tachés de poussière, le mal n'est pas grand. Un peu de savon et un coup de fer, et tout est dit.

On fait pour ces mignons, en broderie russe, de fort jolis tabliers. Ces tabliers forment de longues blouses à ceinture, et permettent, à la campagne du moins, de supprimer, dessous, la robe, le veston ou la chemisette. C'est donc ce qu'on peut rêver pour eux de moins chaud et de plus pratique pour la belle saison.

Redoutez pour eux les coups de soleil, hélas! si dangereux, et, en raison de cette crainte, aimez les grands chapeaux qui les en préserve. Choisissez les chapeaux en paille fort légère, pour ne pas les fatiguer par un poids trop lourd, et garnissez-les simplement d'un ruban noué.

Je vous engage encore beaucoup à délaissier les bas pour les chaussettes, mais à donner la préférence aux brodequins, qui soutiennent la cheville, sur les souliers. Quant aux gants, mieux vaut en choisir en soie, surtout en fil, qu'en peau. En soie ou en fil, ils n'emprisonnent pas la main comme en peau, mais en fil ils ont encore l'avantage de se laver facilement. Et si je n'aime pas qu'on martyrise les enfants sous prétexte de les habiller, je trouve qu'il est bon de les habituer de bonne heure aux bonnes façons. Or, il n'est pas comme il faut de sortir sans être ganté.

MARIE-BERTHE.

VISITES DANS LES MAGASINS

M^{lle} Denzeln, 4, rue de Châteaudun, fait de très gentils costumes en lainage, la jupe doublée de japonaise, pour 60 fr., en enjolivant le corsage d'un bouffant en joli surah ou en dentelle, le prix sera de 70 et 80 fr. A 120 fr., costume suffisamment élégant pour le casino, les lunchs et les matinées de château. Les façons sont charmantes et les corsages d'une coupe gracieuse, vont très bien. M^{lle} Denzeln envoie, sur la

demande de nos abonnées, les échantillons des étoffes qu'elle emploie pour les costumes dont nous venons de citer les prix.

La Scabieuse, 10, rue de la Paix, a la réputation très méritée de ne vendre que des étoffes de premier choix. Tous les tissus de laine pour grand deuil sont d'un excellent usage; ceux pour le demi-deuil montrent de gentilles dispositions

et les soieries sont superbes. Des brochés aux dessins minuscules, des pékins satinés, brochés et perlés, font d'élégantes robes de dîner et de réception de château. Parmi les étoffes légères qui ont un grand succès, nous nommerons les grenadines de fantaisie, le canevas de soie, la byzantine, le crêpe japonais, le crêpe indien et, pour robes et pardessus, le crêpe de Chine façonné. La gaze et la mousseline de soie à pois, à fleurettes ou à rayures. Le merveilleux broché ou rayé, et les foulards noirs unis. Un foulard que nous signalons particulièrement aux élégantes en deuil ou non, c'est le foulard broché noir sur noir, qui est exclusif à la Scabieuse, et ceux rayés noir sur noir. Les foulards et surahs imprimés pour demi deuil sont très jolis, ainsi que les louisines grisaille.

Pour la plage, l'assortiment des tissus dits lawn-tennis nous montre un fond blanc coupé de rayures noires; fond crème rayures mauves de ton différent. Les satinettes et les zéphirs pour robe du matin et de jardin ont des dessins charmants.

Les costumes de la Scabieuse sont d'une élégance comme il faut; ils plaisent par les garnitures qui sont d'une nouveauté réelle, par la grâce de la coupe et par un cachet de distinction. Les vêtements et les jaquettes de voyage sont pratiques. Toutes les demandes sont exécutées immédiatement et les envois sont franco à partir de 25 fr.

Explication des Gravures noires

(pages 13 et 15)

Toilette d'été en crêpon de laine beige brodé d'hirondelles. — Jup-fourreau à petite traîne brodé au bas du tablier d'une envolée d'hirondelles gris bleu.

Corsage rentré dans la jupe sous une ceinture plissée en faille plus foncée. Revers brodés d'hirondelles encadrant une chemisette en faille à demi voilée par un rabat de guipure. Col plissé en faille.

Manches bouffantes terminées par un long poignet de faille coupé par des entre-deux brodés.

Chapeau en paille d'Italie, garni de nœuds de rubans vert pré.

Ombrelle rayée beige et vert pâle.

Costume en gaze écossaise, rayures rouges, jaunes et vertes sur fond bleu. — Figaro en surah bleu foncé. Jupe collante à petite traîne, doublée de faille rouge avec, au bas, une balayeuse déchiquetée.

Figaro en surah bleu, garni de grands revers se continuant en col, et ouvrant sur une chemisette en écossais qui rentre dans la jupe. Un chou de ruban ferme le Figaro dont l'ampleur, toute ramenée devant, laisse le dos absolument plat; la ceinture, en étroit ruban bleu, emprisonne le Figaro derrière, arrêtée par un petit chou.

Les manches en surah bleu sont larges du haut et très serrées au poignet.

Toque en paille fantaisie rouge, garnie d'un nœud chif-



Costume en gaze écossaise à rayures rouges, jaunes, vertes, sur fond bleu.

De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

fonné en surah bleu et d'une touffe de géraniums piquée derrière.

Nous avons vu un costume du même genre dont le Figaro, sans manches, s'enlevait à volonté; le corsage dessous était froncé devant, et rentrait dans la jupe sous un étroit ruban formant ceinture, et se nouant en longs pans derrière.

Le Figaro en soie plus foncée, assortie au ton de la toilette, s'ajoutait pour donner à la toilette un aspect plus habillé en même temps que très élégant.

Explication de la Gravure coloriée 4894

Robe en pékin satin et moire crème et tulle brodé. — La jupe est en pékin, couverte d'une seconde jupe en tulle moucheté brodé très haut dans le bas.

Le corsage en pékin, le bas couvert de tulle froncé. Du col droit brodé tombe une haute dentelle brodée qui forme sur chaque épaule comme une fraise qui descend sur le côté. La manche est en pékin avec un bouillon de tulle serré par un bracelet en ruban vert au-dessus d'une dentelle qui fait en-

gagée. Ceinture en ruban de satin vert noué derrière de quatre coques dont les deux plus grandes sont fixées sur le dos; les pans longs et inégaux descendent jusqu'au bord de la jupe.

Grande capeline joliment fleurie, garnie de dentelle.

Bas de soie crème. Souliers en chevreau glacé.

Gants de Suède.

CHRONIQUE



Pour le plus grand plaisir du bon peuple de France, la traditionnelle fête du 14 juillet vient encore d'être célébrée avec toute la splendeur désirable. Même, comme dans la pensée des vrais patriotes, cette fête ne saurait avoir une trop longue durée, il avait été décidé qu'elle débute-rait le 13 au soir par une solennelle retraite aux flambeaux. Cette retraite n'a d'ailleurs été qu'une distraction de plus ajoutée aux divers plaisirs habituels dont le gouvernement gratifie avec générosité les Parisiens en ce jour de liesse : revue à Longchamp, illuminations, feux d'artifice multiples, apparition de nombreux drapeaux sur les édifices publics, bals sur toutes les places disponibles, droit, exquis pour les petits et les grands, d'envahir les belles pelouses des lieux de promenade, même d'y organiser des repas de famille...

Maintenant, voici bien éteintes les brillantes fusées, et avec leur dernier éclair s'est définitivement close la saison d'été à Paris. En effet, le monde officiel, que la fête du 14 y retenait encore, juge son tour venu de goûter aux charmes de la villégiature; beaucoup montrant en cette circonstance, — si une telle comparaison n'est trop irrespectueuse — l'entrain des écoliers qui voient enfin se lever l'aube délicieuse des vacances.

Devant cette dispersion générale, les uns après les autres, bon nombre de théâtres ont clos leurs portes ainsi que chaque année à cette époque.

L'Opéra-Comique s'est fermé sur une belle représentation de la délicieuse *Manon* de M. Massenet. D'autre part, à l'Opéra, *Salammbô* va, pour quelque temps, s'éclipser dans sa gloire par suite du départ de Salammbô elle-même en la personne de M^{me} Rose Caron. Et le Vaudeville, à son tour, vient de terminer sa saison, prolongée de quelques jours par l'éclatant succès du *Prince d'Aurec*. Si, dans la suite des temps, nos arrière-neveux s'avisent de juger la jeune aristocratie française de la fin du XIX^e siècle sur les données fournies par la pièce de M. Lavedan, ils ne la mettront point sans doute très haut dans leur estime. Et vraiment l'on ne pourra point le leur trop reprocher, étant donné qu'elle leur apparaîtra incarnée dans ce prince d'Aurec — si vivant et si vrai ! — insouciant, sceptique, léger, ennemi et incapable de toute occupation sérieuse ou élevée, sec et cassant devant la moindre résistance, homme du monde accompli, ne se faisant point scrupule de laisser ses dettes impayées, pour peu qu'elles ne soient pas dettes de jeu; et, en somme, jusqu'à nouvel ordre, bon mari pour la jeune princesse, sa femme, à cela près qu'il la ruine. Celle-ci, une jolie tête à l'évent — bien séduisante sous les traits de M^{me} Hading — honnête petite femme au fond, en dépit des apparences,

mais qui se montre fort naïve, pour une mondaine « fin de siècle », en croyant que son fervent admirateur, le millionnaire israélite, le baron de Horn, lui prête, par pur sentiment chevaleresque, les deux cent mille francs qu'elle doit à son courturier...

Le talent de M. Henri Lavedan a des faces bien diverses. Il publie dans *la Vie parisienne* des scènes qui s'y trouvent parfaitement à leur place; ailleurs, il écrit de très sérieux et très intéressants articles de critique littéraire; et ailleurs encore de courtes nouvelles à la façon de Droz dans lesquelles le sceptique railleur et mordant a des pages d'une délicatesse exquise. Cette fois, l'impitoyable observateur qui est en lui, s'est donné pleine carrière pour exprimer ce qu'il a vu. Bride abattue, pour parler comme M^{me} de Sévigné, il s'en va à travers les questions contemporaines les plus brûlantes, les touchant avec des mots spirituels, cinglants, d'une extrême hardiesse qui, tout à la fois, font penser et sourire, malmenant au passage tout et tous, aussi bien la haute société israélite que la jeune noblesse qui ne sait plus que « s'amuser »... — le diable sait comme. De telle sorte qu'il résulte de tout cela une œuvre dramatique profondément intéressante, en dépit de ses imperfections, même de ses défauts, et qui, très parisienne, se doit, en effet, à elle-même de n'être point jouée quand les Parisiens — son vrai public — désertent leur bonne ville.

Ce n'est point cependant que Paris soit maintenant délaissé, le printemps écoulé, aussitôt qu'il l'était il y a quelques années. Ceux mêmes qui ont le respect des obligations imposées aux gens du monde, ne considèrent plus comme indispensable à leur réputation d'aller prendre leurs quartiers d'été dès le Grand Prix couru. Il semble d'ailleurs qu'après s'être amusés officiellement pendant plusieurs mois, ils se considèrent alors comme libres, leur rôle mondain fini, de s'amuser à leur guise, sans que la cérémonie, l'étiquette aient, pour quelque temps, à intervenir dans leurs plaisirs. Puis il flotte dans l'air, à cette époque, un vague et chaud parfum de fleurs légèrement grisant, qui invite aux promenades sous bois et le long des rivières miroitantes au soleil couchant. Aussi juin paraît-il devenu le mois des dîners à Saint-Germain et autres environs de Paris. Et chaque jour, vers cinq heures, il n'est pas rare de rencontrer, dans les quartiers réputés élégants, de très aristocratiques maîs qui emportent hors de Paris, au trot de leurs quatre chevaux, une société fort select, en route pour le Pavillon Henri IV ou le non moins fameux Robinson — dont les branches raconteraient des choses bien instructives, si les arbres n'étaient discrets de leur nature.

Est-ce sous la même influence que la fête de

Neuilly, tombant à cette même époque de l'année, s'est vue adoptée par le Tout-Paris; de telle sorte qu'il est, à cette heure, de mode d'y aller en bande quand la soirée est tiède et lumineuse, alors qu'il ferait délicieusement bon dans n'importe quelle allée solitaire du Bois. Durant le jour, sauf le dimanche et le jeudi, bien entendu, peu ou point de visiteurs dans la longue allée de Neuilly où la fête règne en souveraine, pour le plus grand désespoir de ses voisins. Ses fameuses baraques sont plus ou moins fermées, et les enfants du quartier sont les seuls cavaliers qui enjambent avec allégresse les classiques chevaux de bois; lesquels ne sont souvent, aujourd'hui, des chevaux que de nom, toutes les bêtes de l'arche de Noé étant venues les supplanter et jouer le rôle de montures.

Mais, vienne le soir, et un changement à vue s'opère dans la fête. L'avenue s'illumine; tous les instruments de musique susceptibles d'y paraître avec succès, se prennent à résonner avec une ardeur désespérante et infatigable, sans couvrir cependant les voix aiguës des petits confiseurs ambulants qui offrent leurs marchandises, et les détonations qui éclatent dans les tirs où les plus adroits font faire cercle autour d'eux.

Dès neuf heures, les équipages commencent à arriver et des femmes très élégantes apparaissent sous l'indispensable escorte masculine. Alors... oh! alors combien le vieux levain d'enfantillage qui demeure, assure-t-on, même chez les plus sages, se manifeste de façon à justifier bien haut ceux qui affirment son existence indestructible!... Il envoie sur les chevaux de bois des personnes qui ont, depuis longtemps, passé l'âge d'y grimper; et fait ainsi défilier, sous l'œil très amusé du spectateur, de fringants cavaliers, la boutonnière fleurie, vêtus selon les règles du « chic », galopant à vide sur des fauves en bois peint, auprès de belles amazones, habillées, elles aussi, chez le bon faiseur, et tenant, avec des éclats de rire, dans leurs petites mains bien gantées, la bride de leur monture inerte... Il les fait tous pénétrer ensuite dans les baraques les moins engageantes d'aspect, pour peu que la mode les y appelle... Il les amène sur les *montagnes russes* qui sont, certains soirs, prises d'assaut et s'en vont sans relâche dans la nuit, lancées éperduement au milieu des rires, des exclamations, des petits cris d'effroi des voyageurs volontaires qu'elles emportent dans leur course vertigineuse... Il les rassemble autour des « loteries », à la grande joie des propriétaires de celles-ci qui voient s'échanger, contre de belles espèces sonnantes, toutes les petites horreurs destinées aux joueurs heureux... Il fait si bien, enfin, que la plupart de ces riches promeneurs et promeneuses nocturnes, gens blasés sur bien des plaisirs, trouvent charmante leur soirée passée à piétiner dans la poussière, au milieu d'une cohue bruyante, au bruit anti-harmonieux des instruments de musique qui jouent de toutes parts. « Al-lons, tant mieux! tant mieux! » comme dit le bon Labiche dans l'une de ses amusantes comédies.

Digne de figurer à la fête de Neuilly, eût été vraiment le très étrange concert auquel un journaliste — qu'il faut croire — dit avoir assisté. Il s'agissait ni plus ni moins d'un concert d'orgues de Barbarie, ayant lieu à La Chapelle, — en plein air heureusement. Comme on peut croire, tous les genres d'orgues y étaient représentés, amenés par leurs propriétaires respectifs qui devaient subir plusieurs épreuves pour obtenir un prix... Et qu'elles épreuves! L'une d'elles ne consistait-elle pas en une course de sept cents mètres que les concurrents devaient accomplir tout en jouant de leur instrument. Récompense était accordée au premier qui atteignait le but fixé, sans avoir cessé un instant de faire mouvoir sa manivelle.

Et il paraît que cette peu commune épreuve a eu lieu, — du moins à ce que racontent les gens bien informés, et il faut toujours les croire pour être poli. Il paraît aussi qu'elle a donné lieu à un vacarme épouvantable — cela, pour le coup, s'admet sans peine — quand les quarante-cinq joueurs se sont ébranlés comme un seul homme au son de leurs orgues, qu'ils faisaient aller sans relâche... Une vraie musique de sauvage! dit quelqu'un.

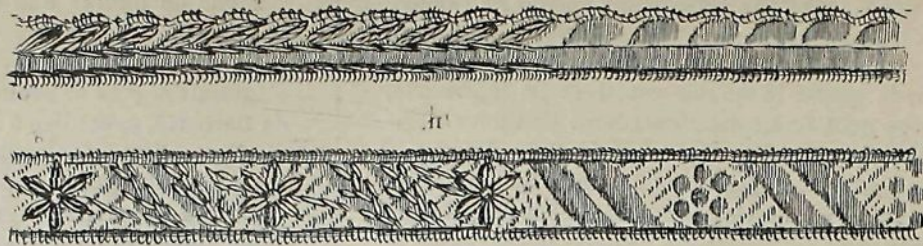
Pourquoi « de sauvage »? Peut-être n'en entend-on point d'aussi discordante chez ces peuplades de l'Afrique qu'a visitées M. Mizon, le jeune explorateur dont tout le monde, à cette heure, connaît le nom, car sa grande renommée date de quelques semaines. Tout aussi célèbre que lui est, pour l'instant, sa jeune compagne Salabou, la petite negresse de douze ans qui, née sur les bords du Niger, s'en est venue, tout comme une riche Américaine de New-York, faire connaissance avec Paris, qu'elle admire de tout son cœur de petite fille bien disposée à se laisser civiliser. Lors de son arrivée à Paris, elle avait des regards satisfaits très drôles sur les colliers d'or et de corail ornant son cou mince, sur le bracelet également d'or qui, trop grand, retombait sans cesse sur ses doigts fluets... Quelle singulière petite personne elle sera quand elle retournera dans son village d'Afrique! Quant au voyageur lui-même, de nombreuses interviews nous ont déjà fait connaître les traits principaux de son voyage d'exploration, et de plus, en guise de dessert, nous ont appris de curieux petits détails sur son séjour auprès du sultan d'Adamoua. Nous savons ainsi qu'il fut surpris du coup d'œil que lui offrirent les soldats du souverain africain, un certain nombre d'entre eux portant des armures de chevaliers du moyen âge... Et voici comment. Au xvii^e siècle, des marchands auraient vendu, dans ces pays exotiques, des hauberts, des brassards, des heaumes empanachés... Or, les Peulhs qui, évidemment, sont conservateurs, les ont gardés avec soin et les portent encore aujourd'hui... D'où il résulte que si, par une suite de malheureux hasards, les armures du musée des Invalides venaient à disparaître, il serait facile de se procurer, au cœur de l'Afrique, des spécimens du costume de combat de nos guerriers du moyen âge.

CONSTANCE.

Galon brodé; marguerites cuivre et vieux rose en points de chaînette avec cœurs or en points noués; 2 rangs de points anglais en soie vieux bleu de deux tons séparent les marguerites; tiges mousse.

Galon dentelé brodé de deux points

de tige cerise et vieux rose; points de chaînette faits en biais en soie rose pâle. Ces dessins dont nous donnons le tracé très exact pourront être calqués et reportés sur des rubans d'or, des bandes de soie et même de drap.



Deux galons à broder sur galons anciens en or, pour garnir costumes de croquet ou de lawn-tennis.



Robe de casino, de bal ou de réception de château, en bengaline brochée mastic et or, garnie de velours vert cru et de guipure crème. De Madame Gradoz, 67, rue de Provence. (Devant et dos.)

Les couleurs de la broderie pourront être changées au mieux du goût et varieront suivant la nuance qui fera le fond.

Robe de casino, de bal ou de réception de château, en bengaline brochée mastic et or, garnie de velours d'été vert cru et de guipure crème (devant et dos). — Devant, la jupe très plate est ornée d'une grosse ruche en velours vert.

Un pli Watteau en velours vert part du décolleté et se continue gracieusement en une longue traine.

Le corsage collant, sans aucun pli, se lace dans le dos; il est garni d'une ravissante guipure de Venise froncée légèrement tout autour du décolleté carré.

De gros bouffants de velours forment la manche courte et donnent au costume beaucoup d'élégance et de grâce.

La ceinture étroite est faite d'un ruban de velours.

Gants de Suède nuance très claire, souliers et bas assortis.

N° 1. *Costume de croquet.* — Robe ronde biaisée derrière, en lainage écossais mauve, sur fond beige clair.

Corsage en forme de blouse, ouvert devant, avec revers, et serré à la taille par une haute ceinture.

Manches justes. La garniture est en beige uni, illustrée d'une mince bordure en soutache mauve; elle se retrouve en large bande au bas de la jupe en ceinture, au revers du corsage, au bouffant des manches; chemisette de même étoffe avec haut col soutaché.

Chapeau plat en paille cousue, garni de plumes et d'antennes bleutées.

N° 2. *Costume de lawn-tennis* (devant et dos). —

En lainage léger, nuance mastic.

La jupe est courte, avec gros plis derrière.

Le corsage, rentré dans la ceinture,

est décoré d'un figaro bordé d'une frange boule nuance loutre.

La même frange avec bord grillagé est posée à la jupe, sur l'ourlet, et aux manches



N° 3.

Dos du costume de croquet.



N° 3.

Costume de croquet, en vigogne gris poussière, orné de velours rouge. De Madame Pelletier-Vidal.



N° 2.

Costume de lawn-tennis, en lainage léger mastic. De Madame Pelletier-Vidal.



N° 2.

Dos du costume de lawn-tennis.



N° 1.

Costume de croquet, en lainage à carreaux mauve sur fond beige clair. De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

Ce costume se complète par un col-rabat en guipure.

Casquette pareille à la robe, avec nœud piqué d'une flèche.

N° 3. *Costume de croquet* (devant et dos). — Ce costume, tout uni, se fait en vigogne gris poussière, orné de velours rouge vif.

La jupe forme pont, avec petits boutons rouges.

Le devant du corsage ouvert en veste, avec grand revers de velours rouge, s'ouvre largement sur un bouffant de surah.

Toque en paille bordée de velours rouge, avec grand nœud et motif de jais fantaisie.

MA SŒUR AINÉE

(NOUVELLE)

(SUITE ET FIN)



PRÈS le déjeuner, nous allions en carrosse de gala faire des visites aux matrones du voisinage, et le soir Hugh nous lisait le journal qui agissait sur lui à la façon d'un narcotique. Ce fut ainsi qu'après m'avoir fait subir deux colonnes et demie de discussions parlementaires, durant lesquelles j'avais essayé sans grand succès d'exprimer à propos la surprise, l'horreur, l'admiration, Hugh dit brusquement à sa mère :

— Vous rappelez-vous Mac-Gregor ?
— Quel Mac-Gregor ? il y en a tant, mon ami. D'abord le camarade de collège de votre pauvre père sir Malcolm, et puis le général Mac-Gregor, et...

— Non, non, un grand garçon de bonne mine qui est venu nous voir l'été dernier.

— Fort bien ! il a jeté une tasse de café sur ma robe de satin lavande, et il semblait fort occupé de Dorothee Lestrage.

— Vous rappelez-vous aussi son régiment ? continua Hugh d'un air vainqueur.

— Le 2^e dragons... m'écriai-je haletante. Qu'y a-t-il ?

— Rien, chère mignonne, je vois seulement que le 2^e dragons est envoyé aux Indes.

J'aurais voulu m'échapper, aller cacher bien loin mon émotion ; mais on apportait le thé et il me fallut le servir tout en écoutant la fin du discours de lord *** et les tendres exhortations de ma belle-mère au lecteur.

— Ne vous fatiguez pas ; voulez-vous un verre d'eau sucrée ou des pâtes de gomme ? La réglisse est souveraine contre l'enrouement, etc., etc.

Toute la nuit je ne pus fermer l'œil, il fit grand vent, les sapins au-dessous de ma fenêtre craquaient secoués par la bourrasque, plusieurs vitres volèrent en éclats. L'image de navires englutis, brisés, perdus corps et biens, me hantait.

— Quel bonheur, me disait-on, de n'avoir en mer aucun des siens par un temps pareil !

Quel bonheur en effet ! Que nous importait le départ de l'*Euryale* emportant le 2^e dragons ; que nous importait son naufrage ? En route pour les Indes ! en route pour les Indes ! Ces cinq mots me sonnaient aux oreilles ; il semblait que la pendule de ma cheminée les chantât incessamment au lieu de son tic-tac ordinaire. Et jamais je ne saurais pour quelle femme plus belle, plus aimable, il m'avait oubliée ! Moi qui avais cru à demi, pauvre folle ! que les serments du mariage avaient un charme cabalistique, une vertu qui empêchât de penser à un autre qu'à l'époux reçu

des mains du prêtre ! Jamais je n'avais autant pensé à Dick pour le regretter, pour l'adorer ! Et ce n'était pas, qu'on le croie bien, l'effet de la perversité qui nous entraîne toujours vers l'impossible. Mon père et Dick s'étaient partagé le cœur de Nelly Lestrage. Mon père parti, comment Dick n'aurait-il pas régné seul dans celui de lady Lancaster ? Et quel souvenir, quel intérêt pouvais-je avoir en dehors de lui ?

XV

Le lendemain sir Hugh et sa mère allèrent à je ne sais quelle réunion dans un château du voisinage. Mon grand deuil m'interdisait de les accompagner, et j'éprouvai un soulagement immense en voyant la voiture qui les emportait disparaître au bout de l'avenue. Pour la première fois depuis mon mariage j'étais seule. J'endossai la plus simple de mes robes et un vieux manteau, j'ôtai l'alliance de mon doigt, et je me mis à errer dans le parc en cherchant à me prouver que j'étais à Lestrage. C'était une illusion que je poursuivais souvent ! Le froid m'obligea de rentrer. Je traversai le salon trop éclairé où brillait un grand feu et j'allai me blottir dans la petite serre dépouillée de fleurs aujourd'hui, mais où l'été dernier, dans la saison des roses, Dick m'avait tenue contre son cœur en jurant de m'aimer toujours. Hélas ! les mêmes rayons de lune ne caressaient plus mon front, une pluie mêlée de neige fouettait le lierre enroulé aux piliers de la véranda. Tout à coup j'entendis un bruit de pas, une main frappa dehors contre la porte vitrée, et j'ouvris en me demandant quel intrus venait ainsi troubler mon rêve. Un instant je crus que ce rêve continuait, la peur me prit, mais pour faire place aussitôt à une joie délirante dans laquelle mon âme se noya. Ce géant, au manteau trempé de pluie, aux traits hagards et irrités, c'était Dick.

— J'ai rôdé autour de la maison comme un voleur, dit-il, j'ai surveillé le départ de cet homme... votre mari... je voulais vous voir avant de partir.

— Est-ce vous ? Est-ce vraiment vous ? répétai-je presque folle. Je poussai la porte du salon et un flot de lumière me le montra pâle, exténué, ruisselant de pluie.

— Entrez, lui dis-je avec une pitié profonde, chauffez-vous, ne restez pas ici.

Un instant il hésita, puis il me suivit enfin dans la chambre tiède, éclairée, parfumée, et nous nous regardâmes en mesurant tous deux l'abîme insondable, béant entre nous.

Enfin Dick murmura avec un gémissement

sourd, comme si les paroles se fussent échappées involontairement de ses lèvres :

— Oh ! Nelly ! Nelly ! pourquoi avez-vous agi ainsi ? Que vous ai-je fait pour que vous me torturiez, moi qui vous aimais tant ?

J'avais jusque-là oublié ses torts, mais c'était trop d'un pareil reproche. Le sang m'aveugla, m'étrangla, monta jusqu'à mon front.

— Comment osez-vous le demander ? m'écriai-je, vous qui avez brisé ma vie ; vous qui avez été plus cruel envers moi qu'aucun homme ne le fut jamais envers la femme la plus méprisable... vous le demandez après six mois écoulés sans me donner signe de vie, malgré vos promesses, malgré mes lâches prières !

Je m'arrêtai suffoquée...

— Que voulez-vous dire ? demanda Dick lentement, et semblable à un homme qui sort ahuri d'un mauvais sommeil. On ne pouvait lire sur ses traits aucun remords, rien, qu'une intense surprise.

— Que voulez-vous dire ? Je n'ai jamais reçu qu'une lettre de vous ; la voici. Je l'ai portée sur moi nuit et jour.

Il tira de son sein une lettre flétrie, usée à tous les plis, et je la saisis avec violence. L'écriture ressemblait à la mienne, mais ce n'étais pas mon écriture, elle était plus élégante, plus fine, plus ornée :

« Mon bien-aimé,

» Quel plaisir de vous écrire et quel dommage que cette première lettre doive être la dernière, du moins pour longtemps ! Ne me grondez pas... j'ai tout dit à mon père ; vous savez combien je l'aime et que je ne puis rien lui cacher. J'ai bien fait peut-être, car l'étonnement et la colère une fois passés, il s'est presque laissé attendrir, et a promis que si, au bout d'un an, nous étions dans les mêmes sentiments, il consentirait à nous entendre. Seulement il exige, pour mettre notre constance à l'épreuve, que nous ne nous voyions, que nous ne nous écrivions pas durant toute cette longue et triste année. J'ai fait de mon mieux, comme vous devez le croire, pour obtenir qu'il revînt sur une telle décision, mais inutilement.

» Mon cher Dick, je pleure quelquefois en songeant au sacrifice qu'on exige de nous, mais une grande espérance me soutient. Méritons notre bonheur par l'obéissance. Une année est bientôt passée quand on doit ensuite ne se quitter jamais.

« A vous. »

P. S. — Je vous adjure et vous implore de ne pas répondre à cette lettre... *Je vous le demande comme une preuve d'amour.* Mon père verrait inmanquablement votre lettre et tout serait perdu. Adieu, mon cher mari. »

— Je n'ai jamais écrit un mot de tout ceci, dis-je en m'efforçant d'être calme, mais obligée de m'appuyer à une chaise pour ne pas tomber. C'est un faux... c'est l'écriture de Dolly !

Il chancela comme sous un coup violent.

— Vous n'avez pas écrit...

— Jamais ceci ! je vous ai écrit vingt lettres pour vous demander compte de votre silence et vous dire que je vous aimais quand même.

— Et je n'en ai jamais reçu une seule, dit Richard, les lèvres blanches et frémissantes.

Nous continuions à nous regarder atterrés.

Il recouvra la parole le premier.

— Quel a pu être son but ?

— Son but ? Je le vois trop ! répondis-je en me tordant les mains. Elle avait résolu que je l'épouserais ! (Prononcer le nom de Hugh m'eût été impossible !) Et j'ai cédé... je suis tombée dans le piège qu'elle me tendait. Oh ! j'en mourrai ! j'en mourrai !

Et me jetant sur le canapé, je me mis à sangloter convulsivement la tête dans les coussins.

— Diabliesse ! grommela Dick.

Il appuya son coude sur la cheminée, sa tête sur sa main, et suivit d'un œil sombre les convulsions de mon désespoir. N'étais-je pas la femme de sir Hugh ? C'était à lui d'essayer mes larmes.

— Ainsi nous avons été trompés ! dit-il enfin.

Je me levai et marchai droit à lui. La tempête continuait à gronder au dehors, mais celle de nos cœurs était encore plus forte...

— Je n'y puis tenir, dit-il en laissant tomber comme un marteau son poing fermé sur le marbre de la cheminée. Il faut partir, ou j'agirais comme une bête féroce. Nelly ! je m'embarque demain. Une bonne parole avant que je parte. O Nelly, ma petite Nelly ! Vous étiez à moi avant de lui appartenir...

— Et je vous appartiens toujours, m'écriai-je en buvant dans ses yeux enflammés l'oubli de la vertu, de l'honneur et du respect de moi-même. Ne partez pas ! Dick, je vous en prie, restez ! faites-le pour moi ! Je ne puis vivre sans vous.

J'avais croisé mes deux mains sur son bras ; il me repoussa avec horreur :

— Supposez-vous que je pourrais vivre en Angleterre et vous voir la femme d'un autre... ce serait l'enfer ! Laissez-moi partir. Adieu !

Il m'attira sur sa poitrine et m'embrassa longuement, passionnément. Personne, cette fois, ne vint nous séparer.

Mes cheveux, se dénouant, inondèrent son épaule. Dick fit un effort surhumain pour m'éloigner de lui :

— Si vous pouviez voir ce qui se passe dans mon cœur, et ce qu'il est sans vous ! murmura-t-il.

Deux grosses larmes lui échappèrent, des larmes dont il ne dut pas avoir honte.

— Que vous partiez ou que vous restiez, lui dis-je, écoutez bien... Je suis à vous, morte ou vive... Dieu m'entend !

— Ma pauvre Nelly ! Chère âme ! répéta-t-il à plusieurs reprises en m'étreignant, le cœur brisé.

.....
Lorsque Hugh et sa mère revinrent, j'étais au lit avec la fièvre. Ils crurent à une indisposition passagère et me parlèrent longuement de l'exquise amabilité de lady Brandeth, qu'il me faudrait aller voir au plus tôt, car elle ne se conso-

lait pas de n'avoir pu réussir encore à faire connaissance avec moi.

— Mais, ajouta Hugh, je ne vous laisserai plus seule, ma pauvre petite femme. Je m'ennuie partout sans vous.

— Pourtant, lui dis-je, non sans remords, en me donnant à vous la Providence vous a fait un triste présent!

— Peut-être; il est certain que j'aimerais vous voir devenir, avec le temps, un peu plus gaie, un peu plus tendre, mais telle quelle vous suffisez à mon bonheur. *Il est vrai que je ne suis pas difficile.*

Et Hugh partit d'un joyeux éclat de rire.

XVI

« Ma chère Nelly,

« Puisque vous et votre cher Hugh, envers qui je ne pourrai jamais être assez reconnaissante, m'avez offert un gîte, je vous annonce mon arrivée avec une grande crainte qu'elle n'im-
« portune peut-être lady Lancaster. Mais je m'arrangerai pour n'être longtemps à charge à personne.

« Votre sœur affectionnée,

« DOROTHÉE LESTRANGE. »

En recevant cette lettre, il y eut un moment où je fus tentée de tout avouer, de me perdre pour perdre Dolly, pour éviter surtout le supplice de sa visite; mais un sentiment plus fort que la haine et le désespoir m'arrêta... la pitié pour Hugh qui souffrirait davantage assurément de ce qui me concernait en cette affreuse affaire que du crime de sa belle-sœur, la crainte de jeter la honte sur ce nom, béni puisque mon père l'avait porté, et dont Dolly était la dernière représentante, et puis je commençais à me juger non seulement malheureuse, mais bien coupable.

Peut-il y avoir, pensais-je, une expiation assez dure, assez amère, pour la femme qui a voulu fuir son mari avec un autre homme, et que l'honneur, le dévouement de cet homme ont seuls préservée de la dernière chute? Non! je dois subir la présence de Dolly dans ma maison, le son de sa voix argentine, la vue de son insinuante beauté triomphant sur tant de ruines!...

Et je remis ma cause aux mains de Dieu, sans trop d'effort... Je sentais vaguement que sa justice allait intervenir, ou du moins sa miséricorde, pour me retirer d'un monde où respirait Dolly.

Elle arriva délicieusement fraîche et souriante sous ses crêpes noirs, qui lui allaient mieux que la plus brillante parure; Dolly le savait bien; aussi les avait-elle mis à profit pour s'assurer un fiancé dès les premiers jours, lord Stockport lui-même, le jeune millionnaire à nez bourbonien, à menton fuyant, que nous avions naguère rencontré à Wentworth.

En apprenant cette nouvelle, toutes mes notions du code de la morale furent confondues. C'était donc ainsi que se traduisait le châtement mérité

par une série de fourberies et de trahisons! un titre et quatre-vingt mille livres sterling de rente.

— La rétribution du bien et du mal, pensais-je, n'existe décidément que dans les romans, et j'ajoutai tout haut en jetant un regard de mépris sur Dolly, qui, assise au pied de mon lit, me contait son bonheur:

— Heureux homme que ce lord Stockport!

Des yeux noirs de ma sœur jaillit une flamme superbe.

— Vous le plaignez, n'est-ce pas? Il est vrai que sa femme ne pourra pas lui apporter les trésors d'affection et de fidélité que la femme de sir Hugh Lancaster avait en dot.

— Elle a en revanche d'autres mérites, ajoutai-je en rentrant dans son système d'ironie. La liste des talents de lady Stockport sera plus longue encore que celle de Desdémone: je croyais les connaître tous, mais j'en ai récemment découvert un nouveau que vous m'aviez toujours caché: celui de faussaire!

Elle tressaillit imperceptiblement et murmura:

-- Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas les énigmes.

— Je veux dire que vous imitez bien l'écriture du prochain, dis-je en tirant de dessous mon oreiller la lettre accusatrice. Et tous mes besoins de vengeance se réveillèrent devant son implacable sang-froid avec une énergie sauvage. — Lord Stockport n'appréciera que mieux sa femme lorsqu'il aura pris connaissance de ceci! Je le lui remettrai en main propre. Qu'en dites-vous? Etes-vous toujours aussi sûre de votre beau mariage?

J'avais cru écraser Dolly sous l'évidence. Elle rougit, elle pâlit en effet l'espace d'une seconde; mais, comme tous les mauvais esprits, le sien se plaisait et se jouait dans l'orage:

— Où avez-vous trouvé cette lettre? dit-elle audacieusement, ou plutôt qui vous l'a remise?

Il était assez habile de retourner la question; mais j'avais, moi, l'habileté suprême, le parti pris de tout risquer.

— Peu importe. Lord Stockport ayant lu n'en demandera pas davantage.

— Et sir Hugh? sera-t-il aussi discret?

— J'ai l'intention de jouer cartes sur table; sir Hugh et lord Stockport seront avertis le même jour.

Dolly se mit à rire du bout des lèvres.

— A quand ce coup de théâtre?

— Aujourd'hui même.

— Impossible, ma pauvre Nelly. Un des principaux acteurs serait absent. Mon fiancé n'arrive que samedi. Jusque-là pas de menaces, pas de querelles, je vous en prie, dit-elle avec ce calme de grande dame qui est en elle à un degré merveilleux. J'ai contrefait votre écriture... c'est incontestable. J'ai agi pour le mieux, sans arrière-pensée d'égoïsme, je vous en donne ici ma parole d'honneur. Il s'agissait de vous guérir d'une idée fixe, d'un engouement de petite fille qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses.

— Pendant que vous étiez en veine de bonté et de désintéressement, il fallait me tuer plutôt... toujours pour mon bien, dis-je, la réaction com-

mençant déjà en moi et les larmes venant après la colère.

— Pas de grands mots et veuillez m'écouter; j'ai fait une chose... indécate peut-être; mais la fin justifiait les moyens. Mon seul tort fut de manquer au onzième commandement, commandement essentiel à l'usage des femmes : *Tu ne te laisseras pas prendre!*

Mais malgré son dédain et son calme apparent, la future lady Stockport était dans des transes mortelles, dont je savourai le spectacle pendant huit grands jours avec tout ce qui me restait de puissance pour me venger et pour haïr.

Le huitième jour, celui de l'arrivée de son fiancé, je regardais par la fenêtre ces fleurs du printemps qu'avait aimées mon père et que nous avions si souvent cueillies ensemble. Il disait bien, pauvre homme, qu'il ne les verrait plus, et moi j'avais le pressentiment secret de les voir pour la dernière fois! Hugh venait de sortir à cheval; je regardais de loin s'évanouir sa ronde et avenante silhouette, en me disant que toutes les affections, je les avais pour lui, hormis celle qui fait de deux époux un même esprit et une même chair. Le soleil de février tombait d'aplomb sur les balustres de pierre contournés du perron, et un rouge-gorge s'y réchauffait avec des cris qui menaçaient de faire éclater son petit gosier.

— Que je voudrais être à ta place, lui disais-je. Ce doit être si bon la gaieté!

J'avais cependant entre les mains la lettre de Dolly à Richard, je pensais à l'*Euryale* qui devait bientôt toucher terre, s'il n'avait point péri en route.

Un gémissement faible se fit entendre derrière moi; je me retournai. Dolly était assise devant l'âtre, fort abattue, la tête appuyée sur sa main où étincelait la bague de fiançailles, un gros anneau de diamant; le feu rougissait son cou de cygne sans qu'elle y prit garde.

Je méditai cinq minutes, en proie au combat le plus cruel. Enfin, m'approchant d'elle :

— Dolly, lui dis-je avec solennité, j'ai pensé beaucoup à ma vengeance, comme au dernier plaisir qu'il me fût donné de goûter, je l'ai complotée pendant des nuits entières. La voici.

Et en parlant, j'avais lancé la lettre dans le foyer. Les flammes la saisirent. Elle jaillit bien haut, se tordit, et il n'en resta plus qu'une pincée de cendres.

— Vous êtes un ange! cria Dolly en me jetant les bras autour du cou.

— Ne me touchez pas! lui dis-je, gardez vos caresses pour l'époux que je vous laisse. Il en fera plus de cas que je ne saurais en faire.

XVII

Puissé-je être récompensée! Puisse Celui qui brise toutes les chaînes me délivrer des miennes et précipiter le dénouement du drame si court et si plein tout ensemble, dont j'ai été l'insignifiante héroïne. Il y a bien peu de temps encore, je crai-

gnais de vivre vieille, de devenir peut-être semblable à ma belle-mère, avec sa moustache grisonnante et sa tournure de grenadier. Les amis de Hugh le complimentaient sur la beauté de sa femme; on attribuait au fard ma fraîcheur insolite. Je songeais cependant que mes forces s'en allaient, que mon corps s'emaciat à mesure que me venaient les joues roses.

Un jour, je dis à ma belle-mère :

— Ne trouvez-vous pas que je ressemble à Jane Stevens qui est morte de consommation l'an dernier?

— Folie! dit-elle, vous avez toujours des idées si absurdes. Les jeunes femmes de votre âge peuvent maigrir un peu sans être malades pour cela.

Mais en même temps son nez rougit, sa voix trembla et une larme, la seule que je lui vis verser jamais, humecta ses lunettes.

J'espère donc, et cette espérance m'a donné le courage de tolérer la présence de Dolly jusqu'au moment où les instances de lord Stockport lui ont fait, après beaucoup d'hésitation et de tendres scrupules, abrégier le temps de son deuil pour passer du crêpe noir aux fleurs d'oranger. J'ai vu sans horreur ses hypocrisies; je n'ai pas tourné en ridicule l'air solennellement amoureux ou amoureuxment solennel du marié, un spécimen du *dandysme* de province sans goût et sans esprit. Je tâche enfin et surtout d'être pour le pauvre Hugh une compagne reconnaissante et dévouée. Si vous le lui demandiez, je crois qu'il vous dirait avec son indulgence ordinaire que je suis la meilleure des femmes.

— Nous chasserons ensemble cet hiver, me dit-il parfois. Vous serez tout à fait bien dans ce temps-là!

J'y lui réponds :

— Oui, tout à fait bien. Mais j'entends *bien* à ma manière.

Le jour du mariage de Dolly a été le plus beau de l'été; il étincelait de tout le soleil qui avait manqué à mes noces. Ce jour qui ouvrait si gaïement la vie de ma sœur fut, je puis le dire, le dernier de la mienne.

Nous revenons de l'église où un évêque, assisté de deux membres du haut clergé, a officié devant tous les voisins envieux et tous nos paysans habillés de neuf pour la cérémonie. Nous avons défilé sous plusieurs arcs de triomphe, et pour finir nous sommes à table au nombre de cinquante dans la grande salle de Wentworth. J'ai en vain supplié qu'on invitât peu de monde. Ma belle-mère a taxé d'exagérée, d'égoïste, voire de peu chrétienne la prolongation de mon deuil, et sa volonté a prévalu comme toujours.

— Nous dansions l'an dernier dans cette même salle, dit lady Capel en savourant du poulet truffé.

— Que de changements depuis! insinue son mari avec une agréable allusion à mon mariage.

Je ne puis dissimuler un léger frisson en répliquant :

— Bien des changements, en effet!

— Pourtant, reprend lord Capel, tous les hôtes de ce temps-là sont encore rassemblés.

— A une exception près, interrompt tristement M^{me} Coxe,

— Et laquelle ?

— Votre seigneurie ne se rappelle pas le pauvre Mac-Gregor !

— Pourquoi pauvre ? Parce qu'il n'est pas ici ?

— Ah ! mon Dieu ! ignorez-vous ?... Alors j'aurais mieux fait de ne pas aborder un sujet aussi

triste en une circonstance comme celle-ci. C'est un mauvais présage.

— Continuez, puisque vous avez commencé, dis-je d'une voix brève.

— Pauvre garçon ! Je l'aimais comme un fils !... Il vient de mourir de la fièvre à Lahore.

Adaptation par TH. BENTZON.

FIN



Toilette de la gravure coloriée
vue de face.

A ce numéro sont joints
la Gravure coloriée 4894

Et le 7^e Album de travaux
contenant :

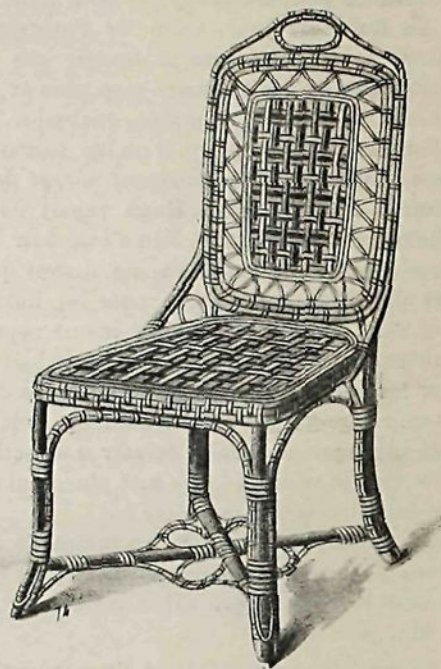
Etagère japonaise. — Pa-
nier bergère. — Poche chi-
noise pour cartes de visite.
— Dessus de clavier. — Sacs-
jumeaux. — Aumônière. —
Plateau Louis XIII. — En-
cadrement pour dessus de
plateau. — Napperon, chemin
de table, broderie russe

LE SAVOIR-VIVRE

Le savoir-vivre, cette qua-
lité si française, ne sera bien-
tôt plus, par ce temps de dé-
mocratie à outrance, qu'un
souvenir ; étiquette sur un
bocal vide couvrant une mar-
chandise frelatée.

Bientôt on pourra dire du
savoir-vivre comme de tant
d'autres choses, avec le bon-
homme La Fontaine :

Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.



Chaise en rotin, même modèle et même détail
que le fauteuil paru dans l'Album et
auquel il est assorti.

Siège pour serre, jardin d'été et parc.
De la maison Vibert et C^e, 33, rue du 4-Septembre.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

A. M. J., édition blanche. — 1^o Aux moins intimes, une
carte suffit. — 2^o Cela dépend des usages de la ville que l'on
habite ; à Paris, après les six mois de grand deuil. — 3^o Cela
est facultatif ; le grand voile se quitte généralement avec le
grand deuil. — 4^o La jeune fille doit attendre que son père se
lève. — 5^o L'astrakan. — 6^o La grande feuille, côté des bro-
deries, du 23 juillet, contient une nappe d'autel facile et d'un
très joli effet. — 7^o Non, que notre aimable abonnée ne soit
pas confuse, nous sommes au contraire très heureuse de pou-
voir lui être utile.

Doudoutzac-Emetiler étoile filante. — Nous espérons bien
fixer cette étoile, qui nous écrit si joliment de si doux compli-
ments. Hélas ! que d'objections à faire à sa demande. D'abord,
tous ces petits amusements d'esprit nous sont fort demandés
et beaucoup nous sont envoyés par nos abonnées. — Les con-
cours littéraires permettent à nos lectrices de se livrer à leur
goût littéraire. N'y avez-vous pas pris part ? Cependant, ils
répondent à vos aspirations. — La direction a pris note de
votre désir ; mais, hélas ! elle ne peut « contenter tout le
monde et son père », comme dit notre grand La Fontaine.

Madame J. de C. — Demandez à la Pensée, maison Henry,
3, faubourg Saint-Honoré, sa lavande ambrée des Indes. En
vous débarrassant des papillons et des mites, et en préservant
les vêtements et les fourrures de ces terribles insectes, elle a
le grand avantage de répandre une odeur très agréable ; en-

fermée dans de petits sachets, elle parfumerait le linge mieux
que l'iris.

Miss Sarah. — Que nous remercions de tout notre cœur pour
sa gracieuse lettre. — Les deux peuvent se faire ; mais pour
les serviettes en question, le chiffre brodé dans l'angle est
préférable. M^{lle} Luneau vous composera les chiffres suivant
vos indications.

Mela. — Essayez l'Huile et la Lotion arménienne du docteur
Nolcâh ; nous sommes certaine que vous en serez très con-
tente. Ces préparations hygiéniques arrêtent la chute des
cheveux et, en même temps, les font repousser. 4 fr. le demi-
flacon d'huile, 1 fr. la lotion, contre mandat-poste adressé à
M. Maurice, 16, rue Singer.

M. M. — Votre lettre est bien aimable, croyez que nous en
avons été touchée. — Cette petite machine marche facilement,
mais on ne peut, au prix où elle est vendue, y trouver les
perfectionnements apportés dans des machines de prix supé-
rieurs. — L'Incomparable coûte 100 francs. — Les initiales
paraîtront dans le courant du mois d'août.

Madame du C. — Que ne faites-vous une banquette avec
dossier à claire-voie. Ce genre de petit canapé est très en
vogue. Sur le dossier, s'appliquent deux ou trois petits cou-
ssins longs qui sont maintenus par des attaches en ruban
passées dans les montants et nouées après la barre transver-
sale du haut.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 21 rue Chauchat.



N° 4894

Falcoer Imp

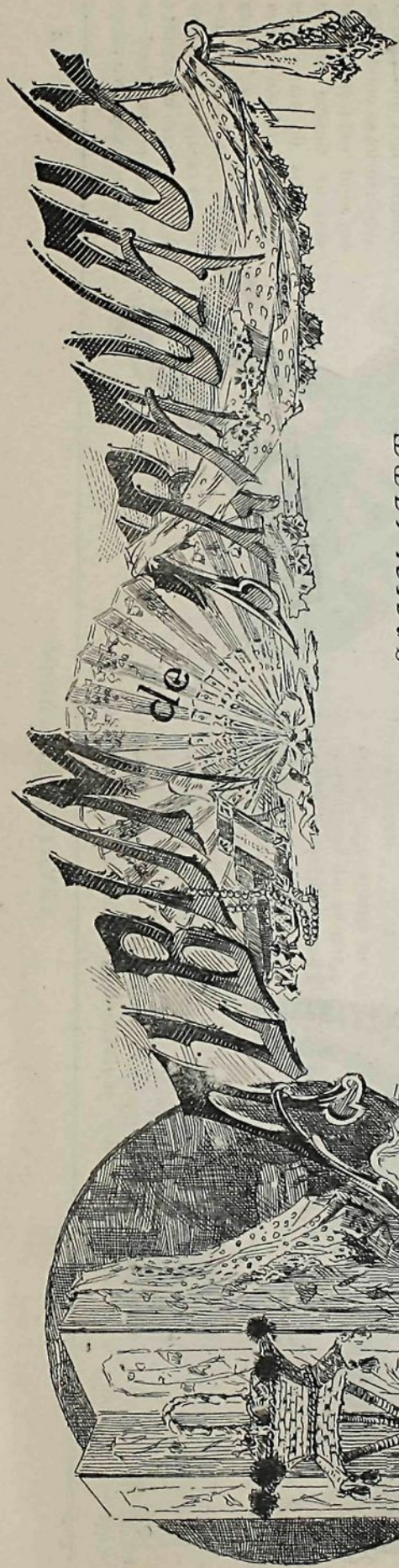
Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48

Coilette de M^{me} GALARDI, 4, B^d. Malesherbes. Corset de M^{me} EMMA GUELLE
 3, Place du Châtea. Français. Etoffes de la M^{me} ROULLIER, 27, Rue du 4. Septembre
 Veloutine Fay, 9, Rue de la Paix. Parfums de la M^{me} GUERLAIN, 15, Rue de
 la Paix. Chapeau de la M^{me} RABIT, 26, Rue de Chateaudun.



SOMMAIRE :

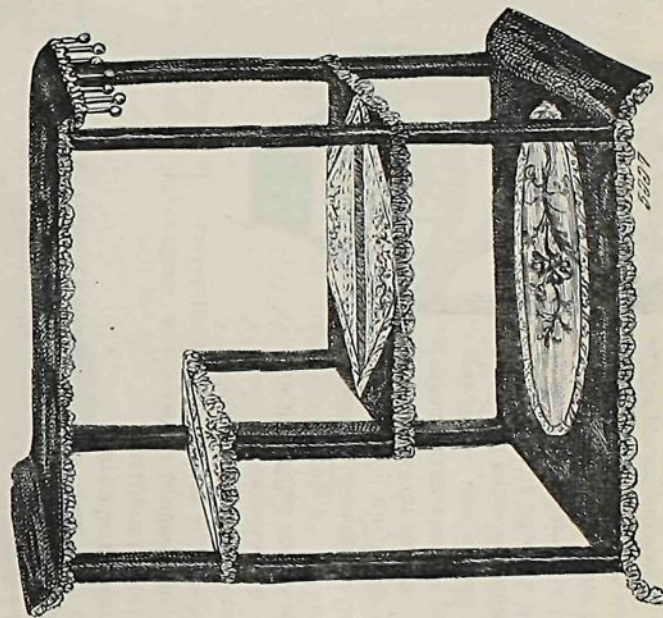
Étagère japonaise. — Petite poche chinoise à tenir à la main, pour cartes de visite. — Dessus de clavier en drap mousse brodé de soie rouge. — Sacs japonais, peuvent se porter à la main, se pendre à un paravent ou à un fauteuil. — Ammonière, se suspend à la ceinture. — Plateau Louis XIII tendu d'étoffe ancienne. — Encadrement pour dessus de plateau, de napperon, etc., broderie russe.

Étagère japonaise recouverte en peluche bronze, étoffe ancienne, dentelle et galon d'or. — Les montants, tendus en peluche, sont serrés, en haut comme en bas, dans un cercle de galon d'or.

La tablette supérieure, qui est entièrement recouverte de peluche, a une forme très originale, les deux petites ailes des côtés se contrarient, celle qui tombe est seule garnie d'une frange-grelots qui donne à l'étagère un cachet tout spécial.

La deuxième tablette, tendue d'étoffe Louis XVI à rayures bleu pâle, est coupée dans le milieu et en biais par un galon d'or.

La troisième tablette, en soie Louis XVI, est encadrée par des angles de peluche réunis



Étagère japonaise recouverte en peluche combinée avec une étoffe ancienne et des galons et dentelle d'or.

par des galons. Celle du bas est toute tendue de peluche, à l'exception d'un grand ovale entouré de galon d'or.

Toutes les planchettes sont garnies, devant et sur les côtés, d'une jolie dentelle d'or que l'on pourrait, suivant le goût, remplacer par un large galon ou une petite frange de soie.

Avant de tendre l'étoffe, avoir soin de garnir les tablettes d'un molleton de laine très léger sur lequel on applique la peluche, qui sera rabattue et collée en dessous. On doublera ensuite chaque planchette en recouvrant, de soie assortie à la peluche, un carton taillé sur les mesures exactes; ce carton se collera sur le bois, ainsi qu'il se fait pour doubler l'intérieur d'une boîte.

Petit panier bergère en satin

16 JUILLET 1892.

vieux rose, dentelle crème et pompons mousse. — Prendre un carré de satin de 50 centimètres, tendre sur l'envers une mince flanelle sur laquelle on sèmera une poudre parfumée : iris ou violette ; doubler ensuite en soie crème. Ceci fait, plier les coins pour en former deux cornes que l'on fermera par une couture ; replier ces deux cornes en deux et en fixer les pointes au bord de l'étoffe par quelques points solides.

Ces cornes, ainsi disposées, forment déjà deux côtés du panier ; on fera les deux autres en marquant dans le satin un pli à chaque angle et un pli creux au milieu.

Une dentelle crème sera froncée tout autour de l'ouverture du panier, la tête dépassant ; coudre un pompon sur chaque dent et à distance égale ; d'autres sur la coulisse qui fronce la dentelle.

Pour l'anse : plier en quatre, sur la largeur, une bande de satin de 18 cent. de large sur 55 cent. de long ; nouer cette bande juste au milieu et coudre chaque bout sur les côtés plissés du panier ; un petit chou en satin fera le pied de l'anse ; un nœud de ruban rose sera cousu à la même place dans l'intérieur. Coudre sur l'anse, de chaque côté du lien, deux pompons mousse.

Pour réussir parfaitement cette jolie fantaisie, il sera prudent d'en



Panier bergère pour différents usages. Se fait en satin vieux rose, dentelle crème et pompons mousse. De M^{me} Chaffet, 9, r. Greneta.



Petite poche japonaise pour cartes de visite, se porte à la main

faire d'abord un modèle en mousseline, d'après nos indications. Placé sur une table, dans la chambre à coucher ou dans le cabinet de toilette, ce petit panier recevra les gants, la voilette et le petit mouchoir quittés en rentrant à la maison.

Petite poche japonaise en satin crème pour cartes de visite, se porte à la main. — C'est une fantaisie très jolie, création chinoise, vraiment remarquable de patience comme broderie.

Nous donnons le croquis d'ensemble et le dessin de la broderie, grandeur naturelle, qui se fait en points de chaînette et points lancés.

L'éléphant est en soie gris souris, excepté les yeux, la trompe et les pieds qui sont en noir ; le cornac vert pâle et rouge ; tout le reste en vert, vieux bleu, rouge et jaune.

C'est sur ce croquis grandeur naturelle que se taillera la poche en satin crème. Après l'avoir brodée, on la doublera entièrement d'une petite soie rayée ou unie.

Cette poche se ferme par un bouton d'or cousu à côté de la tête du cornac et par une boutonnière en soie fixée à l'extrémité de la partie qui se rabat. Devant et dos de la partie qui rabat se montent sur un très fin carton.

On taillera ensuite pour le dos, qui forme une double poche, une bande en satin bleu foncé de 9 cent. de large sur 28 cent. de long, les rentrés en plus ; cette bande, pliée en deux sur le sens de la longueur, sera, après, taillée dans la même forme que la poche brodée, mais dans le haut elle dépassera cette poche de 3 cent. et demi et prendra la forme donnée sur le croquis d'ensemble.

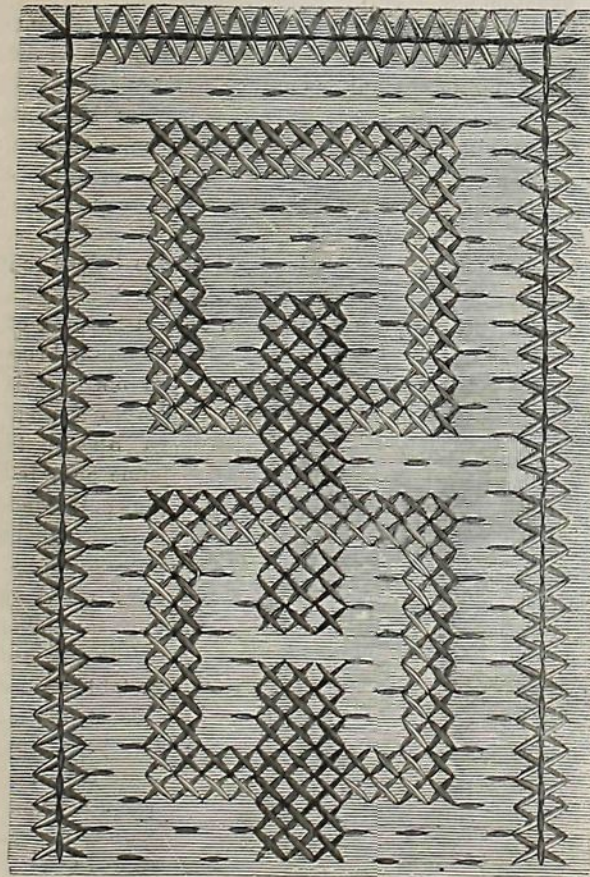
Doublé d'une soie ou d'une toile légère, seulement dans cette partie qui dépasse, le dos se réunira à la poche brodée par un long point de feston en soie vieux bleu qui entourera toute la poche. Deux fils de soie noire, glissés dans le feston bleu, se contrarieront pour faire les petits losanges de la bordure. Le dos sera également festonné dans le haut, mais en soie noire. On



Modèle (grandeur naturelle) de la broderie de la poche japonaise, pour cartes.



5946



Dessus de clavier en drap mousse
brodé de soie rouge 3 tons.
Modèle de Mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.
Et le motif (grandeur naturelle) de la broderie.

glissera entre l'étoffe un petit cordon de soie pour suspendre la poche.

Toutes ces explications seront plus que suffisantes si l'on s'en rapporte au croquis donné.

Dessus de clavier en drap mousse brodé de soie rouge 3 tons. — Notre modèle est en drap perforé. En employant un très gros canevas, on arrivera au même résultat que si l'on travaillait sur du drap perforé.

Suivre pour l'emploi des tons les indications plus ou moins ombrées du dessin qui correspondent aux tons de la soie.

Comme bordure, un point zigzag répété de chaque côté d'une baguette faite au point de Boulogne.

Ensemble réduit du dessus de clavier et le motif grandeur naturelle de la broderie.

Sacs jumeaux en surah bleu pâle, dentelle et rubans crème. — Faire deux petits sacs presque carrés : 25 sur 32; les doubler de satin crème, ne pas fermer les côtés jusqu'en haut, en laissant 4 cent. sans être cousus.

Pour la tête, réunir ces deux sacs, dans le haut seulement, par une couture froncée qu'on entourera ensuite d'une cordelière crème garnie de ruban noué sur le côté

Cette cordelière, enroulée de ruban, fait l'anse des deux



Sacs jumeaux en surah bleu pâle,
dentelle blanche et surah crème. De M^{re} Chaffet,
9, rue Greneta.

sacs qui sont tous deux ornés d'un seul côté d'une dentelle froncée sur la couture et ramenée en coquilles devant.

Chacun d'eux reçoit aussi un joli motif de dentelle qu'on applique sur le satin.

La coulisse des sacs est serrée par un ruban crème noué devant.

On fera un très joli ouvrage en répétant ce modèle en étoffe ancienne mélangée de peluche et de galons d'or.

Aumônière en surah vert Nil avec touffe de pervenches brodées au point lancé, en soie mauve très pâle.

— Elle est entourée d'une cordelière assortie; l'intérieur est en satin rose; le dos également; un long ruban, fixé de chaque côté par un petit nœud, sert à suspendre l'aumônière à la ceinture.

La coulisse qui resserre l'ampleur est traversée par un caoutchouc qui permet de l'ouvrir autant qu'on le désire.

Au bas une



Aumônière en surah vert Nil,
ornée d'un bouquet brodé au
point lancé en soie mauve.
De M^{re} Chaffet.

jolie frange. La grandeur facultative. Une aumônière semblable, faite en étoffe pareille au costume, serait très jolie et remplacerait avantageusement la poche qui est toujours si difficile à trouver dans les façons d'aujourd'hui; il va sans dire que ce n'est praticable qu'à la campagne, aux bains de mer, dans un château.

Le chiffre brodé en soie, à la place de la touffe de pervenches, ferait un très bon effet.

Nous ne donnons pas de dimensions; elles dépendent du goût et de l'emploi que l'on veut faire de cette aumônière.

Plateau Louis XIII pour cartes ou objets de fantaisie. — A la Ville-en-Bois, 5, rue de Rome.

Etoffe Louis XIII fond émeraude, broché de fleurs rose et grenat émergeant d'une corbeille maïs et vert tendre. Peluche vieux rouge et galons anciens. Garnir d'abord le fond du plateau d'un molleton très léger bien collé tout autour, y appliquer ensuite l'étoffe ancienne bien tendue et collée aux contours qui, seuls, seront enduits de colle.

Tailler un biais de peluche de la hauteur voulue pour recouvrir le bord entièrement, le tendre le plus possible sur le bois en marquant bien les angles avec l'ongle et le coller dans l'intérieur du plateau et dessous. Il sera nécessaire d'abattre la peluche aux angles extérieurs. Des galons d'or feront les angles du plateau intérieurement et extérieurement. Le fond sera également encadré par un galon d'or.

Le dessous du plateau re-



Plateau Louis XIII,
pour cartes ou objets de fantaisie

cevra un carton garni de soie rouge; puis collé sur le bois.

Encadrement pour nappe de plateau ou de napperon pour service de table. — Se fait sur tissu de fantaisie frangé; ce tissu se trouve dans tous les magasins de nouveautés.

La saison est propice à ce genre d'ouvrage, qui est facile à faire et à emporter. C'est pourquoi nous répétons ces modèles en variant les dessins.

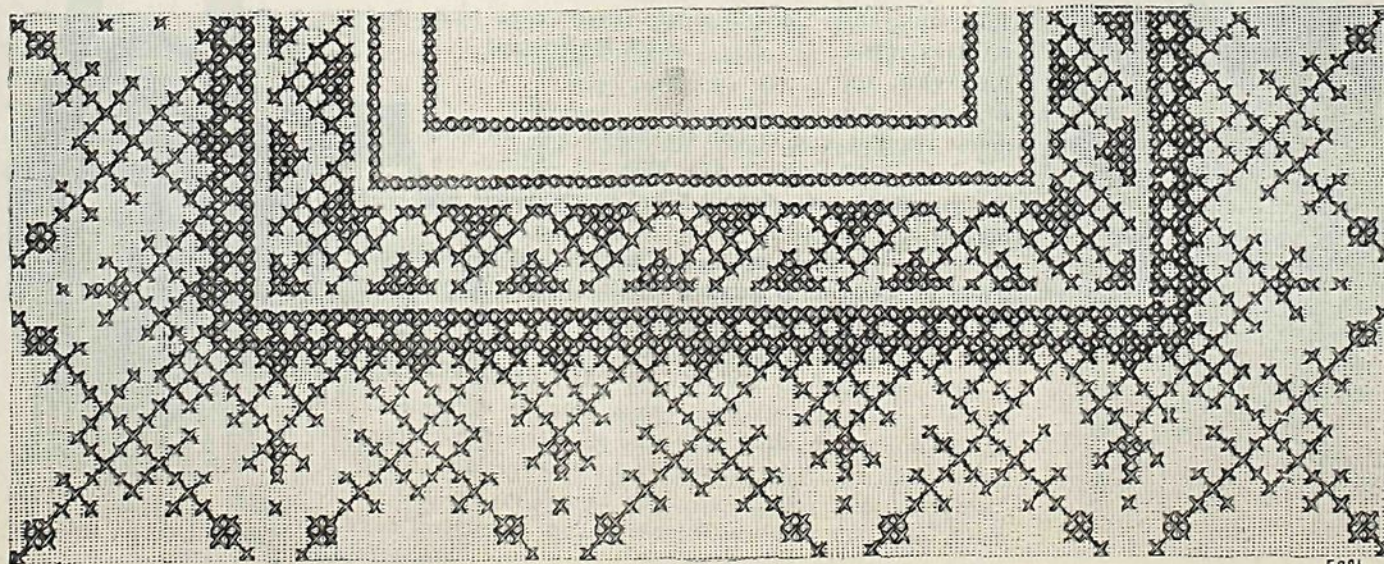
La broderie russe ne se fait pas exclusivement sur de la toile ou du granité; l'on prend aussi de l'étamine et surtout des étoffes de fantaisie tissés en minuscules carreaux qui marquent le point comme le canevas Pénélope. Ce dernier tissu a

l'avantage de supprimer le dessin tracé, parce que les points se comptent facilement; on n'a donc qu'à compter en suivant le dessin que l'on veut reproduire.

Le modèle que nous donnons est fort joli, la bordure extérieure légère, ce qui se rencontre rarement; coton jaune et coton brun font un joli effet.

On peut y joindre du coton bleu; celui-ci ferait l'extrémité de la bordure et

le coton brun ou noir serait employé pour la base; le jaune pour les plus petits dessins. Rouge et noir sont jolis. Si l'on veut que la nappe ou le chemin de table soient très élégants, l'on prendrait, pour les broder uniformément, de la soie lavable rouge rubis.



Encadrement de nappe pour plateau ou de napperon, pour service de table.
Broderie russe en coton rouge et bleu foncé.